



DÉRISION

Jeux de mains, jeux de Villa pour Jean-Luc Moulène

L'exposition à la Villa Médicis du plasticien tout-terrain est parcourue de clins d'œil à l'histoire de l'Académie de France à Rome.

Il y a des années, Jean-Luc Moulène avait sans succès tenté sa chance à la Villa Médicis pour y être pensionnaire. Pas rancunier, l'artiste – qui l'est devenu sur le tard après une carrière d'ingénieur chez Matra – y déploie une exposition pleine d'allusions à l'Académie de France à Rome, à son histoire et aux fantômes qui la peuplent, en premier lieu celui de Balthus, dont l'empreinte picturale remonte à la surface dès la première salle.

Moulène a en effet demandé à une restauratrice d'en badigeonner les murs à l'éponge tel que le directeur de 1961 à 1977 (un record) l'avait fait à l'époque, un peu partout dans ces lieux avant que cet arrière-fond nébuleux ne s'efface avec le temps. Résultat : un bleu azur nuageux sur lequel Moulène accroche un dessin datant lui aussi de 1977, et esquissant une créature dotée d'une deuxième tête entre les jambes. A côté, la sculpture *Janus*, deux têtes

accolées dos-à-dos, si on peut dire, enfonce le clou : l'exposition fera des va-et-vient entre le passé et le présent en érigeant le tête-à-queue comme principe moteur bizarre. Du coup, on reste encore dans la première salle avec ce portrait d'un homme nu qui semble esquisser un mouvement des bras et des jambes : il a l'air empêtré d'un pantin qui se met en branle. C'est un homme qui pose tout en marchant et vice versa.

Ciment. Son pendant féminin se trouve à l'autre bout de l'exposition sous les traits de trois femmes que Moulène fait longuement poser devant sa caméra en un long plan séquence qui révèle discrètement la lassitude des modèles au travail, ces *Trois Grâces* contemporaines renvoyant par ailleurs au bas-relief homonyme qui orne l'une des façades de la Villa.

A force d'enclencher toutes les manettes à la fois, stop et en avant, en



Une des Tronches, moulages à partir de masque mexicain. PHOTO F LEINEFENN COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CHANTAL CROUSEL

haut et en bas, devant et derrière, Moulène grippe les formes classiques et enrayer les rouages académiques de la hiérarchie entre les arts. A l'image de cette pièce qui acoquine trois sculptures en ciment, reproductions bon marché de modèles anciens. Engoncées les unes dans les autres grâce à une techni-

que de frottement qui rabote leur ciment, elles forment un amoncellement noueux et hybrides (humains et animaux) qui rappelle la manière dont s'entasse et se mêle les moulages sans valeur qui encombre les remises des musées.

Et l'artiste serre le nœud plus fort vers la fin de l'expo, en proposant

cet étrange objet «polyédrique résultant de l'intersection d'un cube, d'une sphère et d'un tétraèdre», explique Eric de Chasse, directeur de la Villa. Un casse-tête géométrique obtenu grâce à un logiciel de design graphique, qui porte un titre à la mords-moi-le-nœud : *Gnou*.

Baudruches. L'art de Moulène est donc celui d'un imbroglio généralisé, digne de ces carnivals au cours desquelles hommes et femmes, humbles et puissants, intervertissent leurs costumes. D'où ces *Tronches*, moulage en négatif de masques trouvés sur les marchés mexicains et figurant des personnalités réelles ou fictives, de Hillary Clinton à Freddy. Ici, les têtes, baudruches grimaçantes, bouffies et grises, gisent à terre comme les restes d'une décapitation. «Il était une fois», un conte délicieusement cruel.

JUDICAËL LAVRADOR

Envoie special a Rome

JEAN-LUC MOULÈNE.

IL ÉTAIT UNE FOIS

A la Villa Médicis, à Rome.

Jusqu'au 13 septembre.